Mobilité géographique et mobilité sociale

Les employées domestiques au Brésil

Christine Jacquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/400>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.400

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 154-163

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Christine Jacquet, « Mobilité géographique et mobilité sociale », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/400> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.400>

Mobilité géographique et mobilité sociale

Les employées domestiques au Brésil

Par Christine Jacquet,
professeur adjointe, Département de Sciences Sociales,
université fédérale de Sergipe

Pour les migrants qui s'installent à la périphérie des grandes villes, le seul moyen de gagner leur vie est souvent le commerce semi-clandestin, toléré mais qui doit disparaître à chaque patrouille de police: ils deviennent "camelôs", comme ici au centre de São Paulo © D.R.

Plus grande agglomération du littoral nord du Brésil, Fortaleza et sa région métropolitaine comptaient en 2008 près de 3,5 millions d'habitants. La capitale de l'État du Ceará attire de nombreux migrants en provenance des zones rurales. Parmi eux, des jeunes filles qui tentent d'échapper aux pressions familiales qui pèsent sur elles, et notamment sur leur mariage. Destinées à renouveler des alliances matrimoniales au sein du village, en s'embauchant comme domestiques en ville, elles espèrent s'offrir de nouvelles possibilités d'ascension sociale.

Expliquant l'important excédent féminin dans les populations des villes préindustrielles de l'Europe occidentale, Antoinette Fauve-Chamoux⁽¹⁾ conclut au rôle déterminant des migrations féminines, et notamment celles des domestiques, dans la formation des populations urbaines. Dans le Brésil contemporain, la population urbaine se caractérise aussi par un fort déséquilibre entre les sexes, la disproportion étant particulièrement accentuée dans les capitales d'État. Quant aux domestiques brésiliennes, dont la grande majorité est composée de jeunes migrantes originaires de la petite paysannerie, elles participent activement au surplus féminin urbain. Afin d'élucider les logiques qui président à l'émigration de cette population en direction des villes, nous avons mené une enquête de terrain auprès de domestiques qui exercent leur activité à Fortaleza, capitale de l'État du Ceará⁽²⁾. Les logiques migratoires sont appréhendées comme le résultat de processus qui articulent choix personnels et déterminants structurels. Ces derniers, en définissant les champs des possibles, conditionnent les destins individuels et circonscrivent les pratiques des acteurs sociaux. Toutefois, l'effet coercitif qu'ils peuvent exercer ne s'applique pas indistinctement à tous. En d'autres termes, les contraintes structurelles constituent *“une condition de l'expérience et non une cause des comportements”*⁽³⁾. Pour être identifiée, cette dernière requiert l'exploitation du sens que ces femmes donnent à leur propre migration.

Une mobilité de prospection matrimoniale

Composée à 95 % de femmes, parmi lesquelles les deux tiers ont entre 15 et 24 ans⁽⁴⁾, la population des domestiques à demeure de Fortaleza concentre un taux élevé de migrantes natives de la zone rurale (près de 70 %), appartenant à la petite paysannerie⁽⁵⁾. La distribution par âge de ces jeunes filles au moment de leur migration vers la capitale cearense montre que 84 % d'entre elles ont quitté leur commune d'origine entre 10 et 19 ans, âges qui correspondent à ceux de l'entrée des jeunes rurales sur le marché matrimonial local. On ne peut interpréter la juxtaposition de ces deux calendriers comme une fuite face à l'échéance matrimoniale. En effet, le mariage est inscrit dans les projets d'avenir de la plupart des domestiques, et cela d'autant plus fréquemment qu'elles sont nées dans une commune autre que Fortaleza. D'autant plus fréquemment aussi que les migrantes sont arrivées récemment – depuis moins d'un an – dans la capitale.

La variation de l'indice des intentions de mariage selon l'origine géographique témoigne d'une plus forte adhésion des migrantes au modèle de l'établissement social féminin par le mariage, qui seul commande leur accès à l'autonomie de la

position d'adulte. Ce n'est qu'avec la prolongation de la durée du séjour à Fortaleza que le projet matrimonial des migrantes s'érode.

Parallèlement, les domestiques sont originaires de communes dont les zones rurales se caractérisent par des taux de masculinité élevés, qui les placent dans une situation favorable pour leur mariage, beaucoup plus favorable qu'à Fortaleza où les effectifs masculins sont très déficitaires, et cela dès l'âge de 10 ans. Cette pénurie, qui perdure jusqu'aux âges les plus avancés, est particulièrement forte entre 15 et 29 ans. En fait, le surplus masculin observé dans les communes d'origine ne suffit pas à réaliser les projets matrimoniaux des jeunes filles qui viennent s'embaucher comme domestique à Fortaleza.

Ce qui est en cause, ce n'est pas la quantité, mais la qualité des maris potentiels disponibles localement, soit leur valeur sociale. La dévalorisation dont sont l'objet les hommes auxquels elles ont accès dans leur commune conduit les jeunes filles à se placer sur un marché qui offre une plus grande diversité de choix. C'est pour quoi la migration en direction de Fortaleza peut être interprétée comme une *“mobilité de prospection matrimoniale”*⁽⁶⁾.

Les pratiques matrimoniales dans les communautés rurales cearenses

Avant de présenter les facteurs qui ont pu contribuer à la disqualification des hommes auxquels les jeunes filles de la petite paysannerie peuvent prétendre sur le marché matrimonial local, il est nécessaire de cerner le profil de leurs conjoints potentiels, et donc de circonscrire le champ de leurs alliances, en s'intéressant aux modalités de formation des couples dans leur commune d'origine.

Si les enfants en bas âge – garçons et filles indistinctement – jouissent d'une grande liberté de circulation, il en va autrement lorsqu'ils atteignent l'âge de 7-8 ans, où commence à s'instaurer, au sein des fratries, une différenciation sexuelle des tâches. En fonction de son sexe, chacun est alors affecté préférentiellement à un espace. Cette réorganisation des rapports intrafamiliaux est l'occasion de l'apprentissage des rôles et des positions dévolus à chaque sexe, dont les activités seront désormais le plus souvent distinctes et, lorsqu'elles seront communes, séparées. À partir de 7-8 ans donc, les filles ne vont bénéficier, en dehors de leur groupe familial, que d'une autonomie très limitée. Leurs déplacements et leurs fréquentations sont étroitement surveillés. Elles sont plutôt confinées dans des espaces de voisinage et lorsqu'elles ont l'opportunité de s'en extraire, c'est sous le regard d'un membre de leur famille. De sorte que l'étendue de l'aire géographique

au sein de laquelle se contractent les alliances matrimoniales est très limitée et l'endogamie communale atteint des niveaux élevés. Autrement dit, la proximité géographique est un facteur déterminant de la formation des unions.

Or les espaces de voisinage que la vigilance parentale assigne aux jeunes filles sont souvent – mais pas exclusivement – habités par des familles liées par la consanguinité ou l'affinité. Les chances d'établir des relations amoureuses, mais aussi amicales, avec des personnes apparentées ou alliées sont donc élevées. Les amis sont souvent des collatéraux : sœurs, cousines, ou encore oncles et tantes lorsque les écarts d'âges les rendent proches, et leurs conjoints.

Mariage et affermissement des liens de parenté

En fait, le mariage constitue un des moyens par lesquels les familles construisent ou consolident un réseau de relations sélectives, indispensable à la survie des groupes domestiques. En effet, chaque unité de résidence est composée d'une famille nucléaire. Le mariage, bien que précoce⁽⁷⁾, commande la dissociation résidentielle et économique du nouveau ménage.

La famille nucléaire ne se réalise pleinement comme unité de production autonome que lorsque sa descendance est nombreuse et qu'elle comprend à la fois des adultes, des jeunes gens et des enfants, constituant un groupe de coopération économique autosuffisant. Elle requiert donc, à diverses phases de son cycle de développement, des aides extérieures. Les groupes de voisinage des communautés villageoises, constitués de familles nucléaires liées entre elles par la parenté, viennent suppléer le manque de main-d'œuvre familiale pour l'exécution des travaux quotidiens, qu'ils soient agricoles ou ménagers. Les liens de parenté constituent la meilleure garantie pour s'assurer de l'aide indispensable du voisinage ; le degré de proximité familiale entre les groupes domestiques conditionne en effet l'ampleur et la stabilité de leur soutien mutuel. Ainsi, les alliances ne sont guère déterminées par des stratégies dont les enjeux sont de nature patrimoniale. Elles visent moins à éviter la dispersion des biens familiaux, ou à favoriser leur accumulation, qu'à créer des réseaux d'entraide permettant à chacun de continuer. C'est pourquoi sont privilégiées les unions qui engagent deux familles déjà apparentées. Ce type d'union est garanti indirectement par la faible autonomie accordée aux jeunes filles. Ainsi, en restant dans leur commune d'origine, ces dernières sont destinées à épouser des jeunes gens de leur village. Par contre, pour renouveler leurs possibilités matrimoniales sans nécessairement rompre avec leur famille, elles devront partir.

L'évolution des conditions de reproduction de la petite paysannerie

Les transformations socio-économiques qui se sont produites à partir des années cinquante dans les campagnes cearenses ont toutefois profondément modifié les caractéristiques sociales des partenaires auxquels ont accès les jeunes filles.

Entre 1950 et 1995, le nombre total d'établissements agricoles installés dans l'État du Ceará a été multiplié par 3,9. Mais ce sont les micro-exploitations (*minifúndios*) de moins de 2 hectares qui ont le plus progressé. Le morcellement des exploitations est allé de pair avec l'expansion des modes de faire-valoir indirects, voire précaires : la courbe d'évolution des exploitations de moins de 5 hectares et celle des métayers et *ocupantes* suivent un mouvement similaire ; la propriété des sols est de moins en moins associée aux petites exploitations qui se caractérisent de plus en plus par des modes de mise en valeur précaires.

Les structures agraires cearenses ont donc subi d'importants changements qui se traduisent par un appauvrissement de la petite paysannerie. L'exploitation de minuscules parcelles héritées n'autorise plus la reproduction de l'économie familiale. Pour rester dans l'agriculture, une proportion croissante de familles doit louer ou occuper des terres, ou bien chercher des activités complémentaires. La main-d'œuvre employée dans l'agriculture a beaucoup progressé, mais cette augmentation est due presque exclusivement à l'accroissement du nombre des petits établissements mis en valeur par le travail familial. Les moyens et surtout les grands établissements, susceptibles de concentrer des salariés, sont exploités par un personnel dont les effectifs sont en régression. Si la population agricole a augmenté, c'est donc avant tout sous l'effet de la croissance du nombre des responsables d'exploitation et de leurs aides familiaux qui représentent 80 % de la force de travail agricole en 1995 et seulement 45 % en 1960. Le salariat agricole, quant à lui, diminue fortement, tant en valeur relative qu'en valeur absolue.

Or, en dehors de l'agriculture, les opportunités d'emploi sont très réduites. Les communes de l'intérieur (zones urbaines et rurales) ont une structure socioprofessionnelle très peu diversifiée. L'artisanat, les services – essentiellement à la personne –, les petits établissements commerciaux, l'enseignement et les quelques fonctions politico-administratifs n'offrent que des opportunités de revenu complémentaire limitées. Dès lors, dans la mesure où la transmission héréditaire du statut social ne se fait plus et où les possibilités de reconversion sur place sont quasi inexistantes, les pratiques matrimoniales de la petite paysannerie qui se traduisent par le mariage homogame ont une très forte probabilité de conduire les jeunes filles à un déclassement social durable.

Ambitions matrimoniales et sélection du conjoint

Néanmoins, pour rendre compte de la migration des jeunes filles vers Fortaleza, on ne peut se contenter d'un modèle qui repose sur la seule lecture des structures économiques. Il occulterait une des dimensions essentielles qui sous-tend la dévalorisation des jeunes ruraux et donc la migration des jeunes filles vers la capitale : la dimension subjective, dont la mise en évidence est indispensable à la compréhension des comportements individuels. Quoique les domestiques envisagent leur avenir conformément à la définition des devenirs féminins en cours dans leur milieu d'origine, définition selon laquelle le mariage détermine l'établissement social autonome des femmes, leur conception du mariage, au contraire, diverge. En effet, tandis que dans les sociétés rurales les stratégies d'alliance visent à assurer la continuité des positions sociales d'une génération à l'autre, les jeunes filles qui partent s'embaucher comme domestiques à Fortaleza conçoivent le mariage comme un moyen de promotion sociale. Le modèle de l'homogamie est remplacé par celui de l'hypergamie féminine. Une telle conception du mariage a une incidence sur le choix du partenaire. En effet, bien que dans les communautés rurales le contrôle parental circonscrive étroitement le cercle des unions, le système d'alliance est malgré tout préférentiel et non prescriptif ; dès lors, le conjoint est choisi et ce choix appartient aux enfants. Or Michel Bozon a montré que la sélection d'un partenaire s'effectue aussi *"à travers les jugements que chacun porte sur les individus qu'il rencontre"⁽⁸⁾*.

Ainsi, sur le marché matrimonial, l'ensemble des capitaux que détiennent les jeunes gens, autrement dit leur valeur sociale, fait l'objet, de la part des jeunes filles, d'une appréciation. Son résultat dépendra certes de la valeur sociale des hommes, mais aussi des catégories que mettent en œuvre les filles pour juger de cette valeur. Or, dans la mesure où les domestiques attendent de leur futur mari une amélioration de leur position sociale, un jeune homme sera évalué en fonction des potentialités promotionnelles qu'il recèle. Dans ces conditions, la disqualification des hommes de la petite paysannerie résulte non seulement de leur appauvrissement qui compromet les chances de reproduction du groupe, mais aussi de la redéfinition des critères d'évaluation des jeunes filles.

Dans ces conditions, la disqualification des hommes de la petite paysannerie résulte non seulement de leur appauvrissement qui compromet les chances de reproduction du groupe, mais aussi de la redéfinition des critères d'évaluation des jeunes filles.

Une stratégie d'ascension sociale

Ainsi, bien que les opportunités matrimoniales soient plus nombreuses dans les communes d'origine des domestiques qu'à Fortaleza, la pratique homogamique et la préférence pour le mariage dans la parenté qui règlent, dans les communautés rurales, les échanges matrimoniaux entre les familles, assignent aux jeunes filles des partenaires qui ne sont guère susceptibles de répondre à leurs attentes conjugales. Le contrôle parental sur la formation des alliances, parce qu'il contribue à privilégier les unions homogames entre parents, est perçu comme un enfermement dans une condition à laquelle les jeunes filles entendent se soustraire. La migration des jeunes filles vers Fortaleza peut donc bien être analysée comme une *“mobilité de prospection matrimoniale”*, mais celle-ci s'inscrit dans une stratégie d'ascension sociale par le mariage. C'est d'ailleurs à la condition de prendre en compte la dimension promotionnelle des conduites des jeunes filles que l'on peut comprendre l'étroite corrélation entre migration et domesticité : plus de 75 % des migrantes enquêtées n'avaient jamais résidé, même temporairement, à Fortaleza, sans y travailler comme domestique.

Pour satisfaire leurs exigences promotionnelles, les domestiques sont confrontées à la nécessité d'élargir leurs possibilités conjugales en redéfinissant l'aire de recrutement de leur partenaire et en s'affranchissant de la tutelle parentale et, plus généralement, familiale. Or, l'emploi de domestique à Fortaleza, parce qu'il implique de résider chez l'employeur, permet aux jeunes filles de s'éloigner du domicile parental, libérant leur existence de l'ingérence familiale et, plus largement, de l'emprise de leur milieu social d'origine, qui prédétermine si étroitement leur destin individuel et leur propre position sociale. Ainsi, le déplacement géographique vers Fortaleza marque l'engagement des jeunes filles dans un processus de mobilité sociale dont l'enjeu est la construction d'une nouvelle identité sociale à laquelle l'emploi domestique doit contribuer – du moins l'espèrent-elles.

Les bénéfices de l'emploi domestique

En échappant au regard familial qui enferme les existences individuelles, les domestiques espèrent gagner certaines libertés. Tout d'abord, la liberté de sortir et donc de faire des rencontres. Si le salaire, payé irrégulièrement ou jugé trop faible, constitue rarement un motif de départ d'une maison – les domestiques s'en accommodent, éventuellement en diminuant leur temps de travail : c'est un point qui peut se négocier avec les employeurs –, par contre, le contrôle rigide des rencontres ou la limitation des sorties par l'employeur devient vite intolérable.

Ensuite, elles espèrent gagner la liberté de dépenser. Pendant qu'elle résidait à Pacatuba chez ses parents, Maninha a travaillé comme brodeuse à domicile. Elle commente son accès à la domesticité fortalezense, qui s'est produit alors qu'elle était âgée de 13 ans, de la façon suivante : *"Je voulais gagner mon argent, je voulais acheter moi-même, avec ma sueur, mes affaires."* L'indépendance résidentielle alliée à l'éloignement géographique de leur famille libèrent en effet les jeunes filles de l'obligation de participer à l'économie familiale : leur salaire n'alimente pas, sauf très irrégulièrement, les ressources familiales ; son usage est personnel.

Ces "affaires" dont parlent Maninha consistent pour elle, mais aussi pour beaucoup d'autres, essentiellement en des articles vestimentaires, des produits cosmétiques et des bijoux. Les investissements monétaires que réalisent les domestiques sont donc surtout d'ordre esthétique. En accordant une grande attention à leur parure, elles espèrent masquer leurs origines et leur condition, et redéfinir ainsi leur place dans la hiérarchie sociale : la qualité des vêtements, leur assortiment, constituent des indices qui leurs servent à être situées socialement. Et donc évaluées par un éventuel conjoint.

Mais les ambitions matrimoniales des domestiques nécessitent, de surcroît, un investissement éducatif. Séduire un jeune homme, c'est commencer par *"attirer son attention"* par l'apparence physique (*"être bien arrangée", "être mignonne"...*). S'exprimer sans erreur et sans utiliser de gros mots, soutenir

Autrement dit, la "valeur initiale" des domestiques, celle qu'elles ont héritée de leur milieu d'origine, est bien insuffisante pour satisfaire leurs exigences conjugales.

une conversation en se montrant intéressante et intelligente, être bien éduquée, bien se comporter, sont les principaux énoncés qu'utilisent les jeunes filles pour décliner les moyens qu'elles ont – *"si elles veulent obtenir ce à quoi elles prétendent"* – de se distinguer. Pourtant, si l'on en croit la description qu'elles font d'elles-mêmes ou de leurs collègues au début de leur installation dans la capitale, elles ne disposaient guère de toutes les compétences requises pour plaire aux jeunes gens convoités. Le portrait qu'elles dressent aligne les qualités inverses de celles qu'elles pensent devoir être mobilisées dans la séduction ; elles les condamnent à des rencontres masculines peu valorisantes, qui les conduiront à n'entretenir que des relations sexuelles. Autrement dit, la "valeur initiale" des domestiques, celle qu'elles ont héritée de leur milieu d'origine, est bien insuffisante pour satisfaire leurs exigences conjugales.

Leur projet matrimonial requiert qu'elles l'augmentent, c'est-à-dire qu'elles se constituent une "valeur ajoutée", par l'apprentissage de différents savoirs d'ordre culturel – maintien convenable, bonnes manières, aisance à s'exprimer – qu'elles pensent

réaliser au contact des employeurs. Néanmoins, la rentabilité de cet investissement éducatif repose sur le caractère familial de la relation établie entre employeurs et domestiques ; c'est pourquoi ces dernières ne sont guère disposées à demander l'application de leurs droits sociaux. Le salaire, par exemple, peut être un sujet de plainte auprès des collègues et amis, mais rarement de revendication auprès des patrons. Réclamer une augmentation ou simplement son dû, lorsque trop souvent il est acquitté avec retard, serait assimilé à une perte de confiance à l'égard de l'employeur. même, les employeurs ne proposent que très rarement de signer la carte de travail de leur employée ; une demande doit donc provenir des domestiques et elle signifierait une formalisation de l'échange que les jeunes filles ne souhaitent guère.

Conclusion

S'interroger sur les facteurs qui peuvent prédisposer des jeunes filles à expérimenter le passage du rural à l'urbain, en accédant à un emploi domestique dans une grande ville, nous a conduits à explorer la configuration démographique des communes d'origine de ces migrantes. Celle-ci se caractérise par un déséquilibre entre les sexes, les femmes étant moins nombreuses que les hommes, notamment aux âges où la très grande majorité des célibataires se marient. Nous avons alors conclu que leur migration s'inscrit dans une logique matrimoniale, expression d'une stratégie de reconversion. Toutefois, le présupposé méthodologique adopté, qui consiste à articuler les composantes structurelles et biographiques des expériences individuelles, a révélé la dimension promotionnelle du comportement migratoire de ces jeunes filles, qui les conduit à rechercher un conjoint susceptible d'améliorer leur position dans l'espace social. Malheureusement, les données de notre enquête ne nous renseignent pas sur la réalisation de leurs projets initiaux.

Il convient cependant de noter que l'emploi domestique constitue bien un canal d'accès et d'établissement en ville. Pour 88 % des enquêtées, la migration vers Fortaleza est indissociable de l'exercice de l'activité domestique. Les jeunes filles envisagent leur arrivée à Fortaleza, qui correspond le plus souvent à leur première expérience migratoire, sur le mode définitif de l'installation, et non sur celui temporaire du séjour avant un retour sur le lieu d'origine ou un prochain départ vers une autre destination. 70 % des domestiques interrogées ont déclaré être venues à Fortaleza avec l'intention de s'y fixer. Reconstruction *a posteriori* ? Peu vraisemblable, lorsqu'on sait que le taux est quasiment identique pour les jeunes filles arrivées récemment. Les domestiques qui ont exprimé leur intention de retourner dans leur région d'origine ou de poursuivre un chemin qui les mènerait vers une autre ville se recrutent préférentiellement dans les rangs des jeunes filles venues dans

la capitale sans projet d'installation. Les dispositions initiales perdurent donc au-delà de la durée du séjour dans la capitale ; elles informent durablement leurs projets résidentiels, qui se traduisent le plus souvent par une volonté d'enracinement à Fortaleza. Or la domesticité à demeure est un emploi de jeunesse que beaucoup quittent après 25 ans, sans toutefois retourner en zone rurale. C'est pourquoi nous pouvons conclure, comme A. Fauve-Chamoux dans son étude sur les villes européennes du XVIII^e siècle, que les domestiques participent activement à la formation de la population urbaine brésilienne. ■

Bibliographie

- Michel Bozon, François Héran, "L'aire de recrutement du conjoint", in *Données Sociales*, 1987, p. 338-347.
- Michel Bozon, "Apparence physique et choix du conjoint", in *Congrès et Colloques*, 7, 1991, PUF-INED, p. 91-110.
- Antoinette Fauve-Chamoux, "Le surplus urbain des femmes en France préindustrielle et le rôle de la domesticité", *Population*, n°1-2, 1998, pp. 359-378.
- Christine Jacquet, "Urbanização e emprego doméstico", in *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, vol. 18, n°52, 2003, pp. 163-184.
- François de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, PUF, coll. Économie en Liberté, Paris, 1994.
- Jean-Pierre Terrail, *Destins ouvriers : la fin d'une classe ?*, PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui, Paris, 1990.

Notes

1. Antoinette Fauve-Chamoux, "Le surplus urbain des femmes en France préindustrielle et le rôle de la domesticité", *Population*, n°1-2, 1998, p. 359-378.
2. Les données sur lesquelles s'appuie ce texte ont été recueillies par : entretiens individuels semi-directifs auprès de domestiques (48), de patronnes (13), de mères de domestiques travaillant à Fortaleza (12), toutes les mères résidant à Camocim, commune du littoral nord cearense, d'où sont originaires plusieurs domestiques précédemment interviewées ; questionnaires avec des domestiques scolarisées (150) ; entretiens de groupes avec des domestiques (41) ; exploitation secondaire des questionnaires de l'étude "Desemprego e Subemprego no município de Fortaleza" réalisée en 1991 par le SINE (Sistema Nacional de Emprego) à Fortaleza, auprès d'un échantillon stratifié de 2 379 domiciles, soient 11 374 individus. Ont également été utilisées des données statistiques de l'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatísticas). Parmi les 240 domestiques enquêtées par entretiens ou questionnaires, 10 % sont nées à Fortaleza, 75,4 % dans une commune de l'intérieur du Ceará et 14,6 % dans un autre État du Brésil.
3. Jean-Pierre Terrail, *Destins ouvriers : la fin d'une classe ?*, PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui, Paris, 1990.
4. Source : SINE, "Desemprego e subemprego no município de Fortaleza", 1991.
5. Ce résultat agrège les données des enquêtes que nous avons menées auprès des employées domestiques, à savoir : questionnaires, entretiens de groupe et entretiens individuels. Les analyses développées ici concernent les seules migrantes cearenses, qui représentent plus de 80 % du total des migrantes. Ont donc été exclues celles qui sont originaires d'autres États du Brésil.
6. Michel Bozon, François Héran, "L'aire de recrutement du conjoint", in *Données sociales*, 1987, p. 338-347.
7. L'appareillage statistique brésilien étant très limité, pour arriver à cette conclusion, on est obligé de rapprocher différentes sources, en l'occurrence : selon l'IBGE, près de 40 % de l'ensemble des femmes cearenses (Fortaleza exclue) mariées en 1994 étaient âgées de 19 ans ou moins ; cette proportion n'était que d'un quart à Fortaleza. Malheureusement, ces données ne distinguent ni les premiers mariages des remariages qui interviennent plus tardivement, ni surtout les femmes résidant en zones rurales de celles résidant en zones urbaines. Toutefois, l'âge des mères des domestiques enquêtées, lors de la naissance de leur premier enfant – la mémoire de leur fille n'ayant pas permis de connaître leur âge au mariage –, fournit une indication indirecte de l'âge d'entrée des jeunes rurales sur le marché matrimonial. Plus de 20 % des domestiques natives d'une zone rurale ont une mère qui a eu son premier enfant au plus tard à 15 ans, et 61 % à moins de 20 ans. Les domestiques ne connaissant pas l'âge de leurs sœurs à leur mariage, ni l'âge que ces dernières avaient atteint lors de la naissance de leur premier enfant, l'analyse n'a pu être menée à partir de la population des sœurs.
8. Michel Bozon, "Apparence physique et choix du conjoint", in *Congrès et Colloques*, 7, 1991, PUF-INED, p. 91-110.